

D'autres couleurs et accents ontariois

Florian Levesque

Number 80, January 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Levesque, F. (1995). D'autres couleurs et accents ontariois. *Liaison*, (80), 18–19.

D'AUTRES COULEURS ET ACCENTS ONTARIOIS

Toronto se distingue des autres régions de la province par la contribution des francophones dits ethnoculturels à la réalité ontarioise. On y retrouve des Franco-Ontariens et des Franco-Ontariennes d'origine africaine ou haïtienne qui, avec des moyens limités, réussissent à marquer leur présence dans une ville trop souvent tournée vers l'anonymat.

Dans la riche veine d'expression culturelle qui se manifeste à Toronto, il faut mentionner la chorale zaïroise Jéricho qui, depuis quelques années, fait vibrer et danser de sa chaude musique les publics qui l'écoutent. Cela étonnera plusieurs personnes de réaliser que la musique de la chorale Jéricho s'inscrit dans une tradition chrétienne d'évangélisation. Attention ! Avant de partir en peur ou de sauter aux conclusions, il faut comprendre certains aspects de la culture zaïroise qui permettent à la musique et au chant d'être si étroitement associés à la religion. Cet amalgame entre deux domaines, loin de s'exclure, a permis au peuple zaïrois d'avoir une expression culturelle d'une grande richesse.

Il est certain que lorsqu'on parle de chorale, l'image qui nous vient tout de suite à l'esprit est celle d'un groupe de personnes debout, raides comme des poteaux, qui chantent les louanges de Dieu. Qui-conque a vu les spectacles de la chorale Jéricho sait que cette image ne colle pas à la réalité africaine. Les chants sont pleins de rythmes, de danses, de vie. Les membres de la chorale, loin d'être immobiles, dansent et chantent dans une allégresse qui donne envie à tous et toutes de danser et de célébrer la vie. De ce fait, la chorale Jéricho bouleverse nos conceptions occidentales de ce que doit être une chorale. On y retrouve deux volets, l'un spirituel, l'autre culturel, visant des objectifs précis. Le volet spirituel consiste à évangéliser, à partager la joie de la religion à travers chant et musique. Pour accomplir cet objectif, la chorale Jéricho répond à toutes les invitations et va chanter dans nombre d'églises du Sud de l'Ontario.

Le volet culturel est, quant à lui, lié à une question linguistique. Comme la plupart des Africains, les Zaïrois sont fiers de leurs origines. S'ils parlent le français, c'est en raison de la colonisation belge. Leurs langues nationales sont avant tout le lingala, le kikongo, le swahili

et le tchiluba, chacune de ces langues étant à la base d'une réalité culturelle distincte. La communauté torontoise, en provenance surtout de Kinshasa, parle le lingala. En arrivant ici, les Zaïrois souhaitent s'intégrer à la culture franco-ontarienne sans pour autant perdre leurs traditions. Intégration mais non assimilation. Or, l'intégration n'est pas facile, surtout lorsque la clef de certaines portes est détenue par ceux qu'on nomme «les Franco-Ontariens de souche». La chorale Jéricho peut, ici, jouer un rôle. Dans le cadre de son volet culturel, elle permet aux francophones de souche de se mêler aux nouveaux francophones. Un membre de la chorale soutient que «c'est en intégrant les gens de diverses communautés que nous parviendrons à nous faire comprendre et, du coup, à offrir à la communauté francophone de l'Ontario les valeurs importantes de notre culture». Thomas Tumbu donne un exemple. «En venant chanter avec nous, un Franco-Ontarien voudra qu'on chante ses chansons. Ça ne nous pose pas de difficultés, puisque ça permettra à la chorale d'intégrer les chants des diverses cultures. Une fois que la chorale aura enrichi le chant, il aura une couleur musicale qui reflétera les influences ontarioise et zaïroise.»

Selon monsieur Tumbu, c'est à travers ce genre de partage que les communautés commenceront à mieux se comprendre et se respecter. On peut presque dire qu'il s'agit d'une intégration à l'envers, en ce sens que l'effort d'intégration des Zaïrois suit la maxime qui veut que *si la montagne ne vient pas à nous, nous irons vers la montagne*. Et pourquoi pas ? Le tam-tam africain n'est-il pas tout aussi puissant que le violon franco-ontarien quand vient le temps de survolter les jambes dansantes de nos bonheurs et de nos espoirs ?

Quitter son Afrique natale pour son Ontario d'adoption n'est pas nécessairement une aventure de tout repos. On peut avoir peur lorsqu'on ne sait pas ce qui nous attend...

DÉRACINEMENT PARFOIS PÉNIBLE

Un homme arrive au Canada. Seul. Désespéré. Il s'installe dans une chambre à Toronto, avec les rares objets qu'il a pu apporter, dont un saxophone. D'origine zairoise, Kalula Akazol Akany est un de ces Néo-Franco-Ontariens. C'est par la musique qu'il voudrait, lui aussi, marquer sa présence dans la ville-reine, mais cela ne saurait se faire du jour au lendemain. Le déracinement constitue une pénible épreuve qui, malgré toute la bonne volonté du monde, a parfois pour effet de faire perdre ces précieux points de repère qui prennent une vie entière à construire. Au Zaïre, Akazol a fait partie d'un groupe populaire gravitant autour de la vedette Tabu Ley Rochereau. «Quand j'étais avec lui, j'apprenais beaucoup parce que, entre musiciens, on se défie continuellement. Ce n'est pas une compétition mais plutôt une façon de toujours pousser plus loin nos limites artistiques et musicales. Ce fut une expérience stimulante. Depuis que je suis au Canada, je n'ai pas pu trouver cette même dynamique et je ne suis plus le même musicien. Ici, je n'ai pas encore pu rencontrer les musiciens qui pourraient me donner la même inspiration, le goût de pousser mes limites.»

Akazol ne songe pas pour autant à retourner au Zaïre, du moins pas tant et aussi longtemps que le sanginaire dictateur Mobutu y sera. Il ne cherche pas non plus le vedettariat d'antan. Il caresse plutôt le rêve de former de jeunes musiciens. «Je veux confronter, par la musique, les préjugés qui existent entre les cultures. Je veux rencontrer une chanteuse blanche et faire d'elle une Africaine. Je veux l'imprégner du rythme africain et le lui faire vivre sur scène ! Je veux que l'on puisse imaginer une Blanche qui soit musicalement plus africaine que les Africains et Africaines. Voilà ce que je veux accomplir ici.» Rien d'étonnant à cela lorsqu'on sait que le nom de ce musicien signifie, dans la langue kimbala, «d'autoritaire qui aime les autres».

CHANSONS ET CONTES DU SOLEIL HAÏTIEN

Il y a une autre «Afrique», celle sur une perle des Caraïbes. La reine soleil. Terre de fertilité. Poteaumitan de la famille. Une femme. Une conteuse. Autant d'expressions pour parler de la richesse d'Haïti et de la richesse que transporte la chanteuse et conteuse Marie Monique Jean Gilles. Alors que l'actualité présente les éternelles images de guerre et de pauvreté, Marie Monique alias la Rèn Soleil travaille discrètement, à partir de Toronto, à donner une image d'Haïti qui contredit tous les stéréotypes que nous avons de cette île. Non pas parce qu'elle veut faire œuvre politique, tout simplement parce que «c'est ma grand-mère qui m'a donné le goût de chanter et de raconter. Elle nous racontait des histoires et nous chantait des chansons qui nous ont fait prendre conscience de la richesse de notre culture. Elle nous permettait d'apprendre sur la vie.» La tradition d'un tel apprentissage se poursuit aujourd'hui avec la cassette *La Rèn soleil leve—chansons et contes pour enfants*.

«Je vise deux objectifs avec cette cassette. D'abord, dire aux jeunes Haïtiens et Haïtiennes qu'ils n'ont pas à avoir honte de qui ils sont parce que Haïti est un pays riche sur le plan humain. Ensuite, participer à un échange interculturel en permettant aux gens de découvrir une partie de notre riche culture.» Pour arriver à produire une cassette, il a fallu trouver du fric. Le ministère de l'Éducation de l'Ontario a appuyé le projet et Marie Monique Jean Gilles a pu effectuer de

nombreuses recherches en vue de montrer la couleur des différentes Haïtis. Différentes parce que, à Haïti, un chant dans le Nord de l'île ne sera pas chanté de la même façon que dans le Sud.

Un chant transporte une histoire, une culture. Peuples de l'Afrique de l'Ouest créant une nouvelle culture en occident. Femmes et hommes volés à leur famille, à leur peuple, à leur continent, par des marchands d'escalves. Douce France, dit-on ?

Dans les tragédies d'un quotidien, ces peuples se sont donné une nouvelle identité, tout en empruntant certains aspects de leur expression à la culture française. Espérant se libérer, le peuple haïtien a développé une tradition qui est toujours vivante aujourd'hui. Il s'agit de la «danse des affranchis» qui s'explique comme suit : pendant que les maîtres donnaient des bals dans la maison, les esclaves tenaient leurs propres bals à l'extérieur, où ils ironisaient les Français en dansant à leur façon. Ainsi s'est développée une danse de la liberté qui a culminé par le cri d'indépendance d'un Toussaint L'Ouverture.

Marie Monique Jean Gilles explique pourquoi l'enregistrement de la cassette devait se faire en Haïti : « nous devons être réellement imprégnés de notre culture. Par exemple, le bruit des oiseaux dans une des chansons est le résultat d'une longue et pénible escalade d'une montagne pour enregistrer les sons de mon pays d'origine.» L'effort a donné le résultat voulu, puisque le son revêt une couleur qui le distingue. On y trouve de nombreuses références africaines, notamment le style Kongo et celui des dieux Ibos. Chaque peuple transporté de force sur l'île amène avec lui des sons particuliers. Par exemple, le meringué est originaire d'Haïti, mais c'est via la République Dominicaine et la tradition latino-américaine qu'il nous a rejoints.

Discrètement et au rythme sûr de la tortue, la Rèn Soleil met beaucoup d'énergies pour perpétuer et communiquer la richesse des traditions qui sont à la base des familles et de la culture d'un pays d'abondance. À sa façon, cette poteaumitan de la grande famille haïtienne dispersée dans notre partie du monde prépare un avenir de compréhension en s'adressant aux enfants d'ici.

FLORIAN LEVESQUE

PHOTO : GRACIEUSETÉ DE MARIE MONIQUE JEAN GILLES

